

LIVRE II

I

AU CŒUR DE L'AFRIQUE

Le surlendemain, les nouvelles d'Europe étaient meilleures. La presse des pays civilisés traînait les Russes et les Allemands aux gémonies de la civilisation et refusait de discuter les causes du conflit. Le danger de guerre semblait écarté.

Au fond de sa petite maison blottie dans les volubilis et les bougainvilliers, Cobourg était assis dans un fauteuil de son studio. Sur un écran relié à un invisible gramophone, Dante, en robe carmélite et couronné de lauriers, récitait un chant de *L'Enfer*.

Une valise et une raquette de tennis à la main, Hanovre entra.

– Êtes-vous prêt, mon cher cousin, et partons-nous pour le Balomi ?

– L'avis de l'aérodrome, répondit Cobourg, ne tardera pas à se montrer.

Dans l'instant où le professeur parlait ainsi, un écriteau parut au mur : « L'avion du citoyen Cobourg est paré. Altitude moyenne : 200 mètres. S'arrêtera automatiquement, sauf vents imprévus, au terrain d'atterrissage de la plantation Yamano à l'abbaye de Saint-Denis, au homestead du Noir américain Kapaya, au désert ngoïste, puis au village de Motto. »

– Je désire, continua le maître en conduisant son ami à l'aérodrome, vous faire voir ces lieux, avant d'atteindre avec vous la capitale du royaume des Bakouna, où nous assisterons à la conversion du Roi. Il y a à peine cent ou cent cinquante kilomètres entre chacun d'eux. Lorsque nous aurons interviewé un grand planteur indigène, vu une mission chrétienne, un homestead de Noir américain et une thébaïde bantoue, vous en saurez beaucoup sur l'Afrique noire. Votre information sera plus complète encore après notre visite à la cour du roi Rhaba Yahna et à Tounkeia, centre de l'africanisme. Nous serons à Tounkeia dans trois jours.

Les ardeurs accablantes de midi aveuglaient et brûlaient. Le fleuve étincelait comme un chemin d'acier mouvant. Lorsqu'ils eurent atteint les hauteurs de l'atmosphère, les deux hommes goûtèrent l'air frais et, tandis que les formes et les couleurs de la cuvette centrale défilaient sous leurs yeux en vues obliques ou

verticales, Cobourg exposait brièvement à Hanovre les conditions du Centre africain.

– Elles sont à peu près les mêmes, dit-il, dans toute cette partie du continent. Ces régions ressemblent assez bien économiquement et socialement, à un pays d'Europe à la fin du XIX^e siècle semi-barbare. Nous sommes encore ici en régime capitaliste, ne l'oublions pas. Ces indigènes qui, naguère, cultivaient la terre, chassaient ou pêchaient, sont, depuis quarante ans, en majeure partie, des salariés. Le prolétariat industriel reçoit sa subsistance des syndicats ou propriétaires d'usines européens, américains, japonais, chinois ou noirs. Le sol est possédé par les syndicats, les banques, les colons ou les missions religieuses. Il n'existe pas encore ici de classe moyenne. Les industriels, commerçants et cultivateurs modestes ne sont pas assez nombreux pour former une grande classe.

Le Noir a-t-il à se plaindre de la domination occidentale ? Conquêteurs européens, nous prenons volontiers la lyre de l'épopée en parlant de notre œuvre ici. À la vérité, de grandes choses ont été faites. L'Afrique bantoue est aujourd'hui une ruche. Le travail est en honneur là où naguère il était servile. Des cités florissantes décorent le continent. Des ouvrages d'art ont triomphé de la rude nature et le monde entier a profité des richesses recelées dans le sol africain.

S'il a dix-huit ans, le Noir peut prétendre aux fonctions publiques secondaires. Il se procure de la terre à des prix peu élevés. Il circule en liberté et n'a plus, comme naguère, à rendre compte de ses déplacements. Il gagne sa subsistance sans grande difficulté. Des tribunaux occidentaux tranchent ses litiges et lui appliquent les lois pénales. Il baragouine nos langues nationales, mais les idiomes autochtones sont tolérés dans tous les protectorats. Bien plus, le droit d'association lui est reconnu sous la surveillance des gouvernements. L'instruction secondaire est obligatoire et partout s'agitent de nombreux universitaires. La polygamie et l'esclavage sont prohibés, ainsi que le mariage à la mode indigène.

Cependant, Hanovre, malgré ces changements, la tranquillité ne règne pas dans ces vastes contrées.

Les raisons du désaccord entre l'Afrique apparente et l'Afrique réelle sont psychologiques. L'antique édifice social des Noirs a été renversé. Il n'y a plus, aujourd'hui, que cinq royaumes indigènes dans le Centre africain. Ce sont ceux de Nigérie, de l'Uganda, de l'Urundi et celui des Bakouna, gouverné par Rhaba

Yahna. On les appelle les protectorats locaux. En dehors d'eux, les protectorats se divisent en provinces et en communes, pures expressions administratives.

Au début de l'occupation, les Blancs eurent pour politique d'affaiblir les souverains indigènes. Plus tard, ils s'efforcèrent de les maintenir, dans le dessein d'en faire les exécuteurs de leurs volontés. Mais les autochtones s'aperçurent promptement que le vrai maître était le Blanc et que leurs rois n'étaient plus que des recruteurs de main-d'œuvre. Aussi le prestige de l'autorité indigène ne cessa-t-il de décroître depuis l'année 1900 de l'ère barbare. À l'heure présente, les dynasties d'autrefois ont cessé d'exister légalement, sauf dans les protectorats locaux.

La disparition des souverainetés indigènes et les besoins de l'Occident accélèrent la disparition des droits terriens des peuples noirs. Vers 1960, les terres libres de tout droit des colons étaient rares. Il y a trente ans, la terre centrafricaine fut socialisée dans tous les protectorats européens, sauf dans les cinq royaumes où elle est régie par la coutume.

La vieille maison bantoue est donc à peu près détruite. Mais les natifs sont désorientés dans l'édifice que nous avons construit pour la remplacer. Les méthodes et les conceptions de leurs maîtres sont pour eux une sorte de quatrième dimension.

La liberté et l'égalité théoriques ne sont pas appréciées de ces masses qui, pendant des siècles, ont obéi et vénéré.

Le groupement des indigènes en communes est un échec. Les Bantous ne s'adonnent pas dans ces agglomérations aux occupations paisibles de la vie ; ils passent leur temps à se disputer, bavarder et conspirer.

L'europanisation du continent n'a pas amélioré, selon les Noirs, la condition des Noirs, car ils n'étaient pas malheureux avant notre arrivée. Par contre, elle a mécontenté des millions d'hommes. Ils regrettent l'époque où ils vivaient dans leurs villages et haïssent ce régime qui, sur leur sol, disent-ils, fait dépendre leur subsistance de leur travail pour l'étranger.

Les défenses relatives à la polygamie et à l'esclavage domestiques ne sont pas observées. Le mariage européen est pour les Nègres presque inséparable de l'idée de divorce. Certes, les petits cultivateurs apprécient les avantages de la propriété privée de la terre, mais la plupart n'échappent qu'avec peine aux griffes des banques hypothécaires et des usuriers.

L'effet de l'instruction sur la psychologie mélanienne est semblable à celui d'un corrosif sur une plaie. Elle irrite à peu près tous ceux qui la possèdent.

L'exercice du droit de vote est l'objet de marchés et l'occasion de troubles graves. La vénalité des suffrages est représentée comme une institution européenne. Quant au droit d'association, il a surtout pour effet de multiplier les syndicats révolutionnaires, les grèves et les sociétés secrètes.

Vous le voyez, Hanovre, la condition matérielle des Centrafricains n'est pas mauvaise, mais leur état moral est inquiétant. Il le serait plus encore si nous n'avions amené ici les Noirs américains et les missionnaires.

Le commerçant, l'industriel, l'éleveur et le planteur ne savent exercer sur l'autochtone une influence heureuse : le Nègre n'est pour eux que du matériel humain ou un client. Les exemples de la communauté occidentale sont inefficaces, l'indigène ne nous admirant pas et se méfiant de nos conseils qu'il juge intéressés. Le Noir américain est, je pense, l'éducateur providentiel du Centrafricain. Il est de sa race et s'est affiné dans son long exil. Il sait se faire écouter de ses frères car, comme eux, il est nationaliste et méprise les indigènes européenaisants. Il s'élève contre la grande industrie, le commerce d'exportation et les sociétés d'élevage. Il s'efforce de reconstituer les familles dispersées. Il aide à la formation en Afrique bantoue d'une classe moyenne.

Les Noirs sont essentiellement religieux. Mais avant l'Occidental, ils n'avaient pas de religion. Ils ne rendaient à Dieu aucun culte et pratiquaient d'assez basses superstitions. Lorsque le nombre des missionnaires augmenta, la notion de la divinité fit de grands progrès parmi eux. Ils ne l'adoptèrent pas dans ses formes européennes, mais l'adaptèrent à leur génie. Leur ngoïsme est le drapeau de leurs espérances et de leur confiance en eux-mêmes. Il rallie environ soixante-dix millions d'indigènes ; l'islam, le bouddhisme, le christianisme, l'athéisme et les philosophies se partageant le surplus.

Les missionnaires et les Noirs américains apparaissent ainsi comme les véritables sauveurs de l'Afrique. Sans eux, la race mélanienne serait demeurée une race serve ; le désespoir et la haine aveugle la désoleraient. Un jour peut-être Blancs et Noirs pourront se réconcilier et s'influencer les uns les autres. C'est aux missionnaires et aux Noirs américains que l'humanité devra ce bienfait.

– Cousin, dit Hanovre, ne pensez-vous pas que si l'Afrique centrale avait été soumise tout entière aux Anglais, les choses eussent été mieux ?